T4 12.2
M5
5097

PRISE D'OTAGE AU SOLEIL



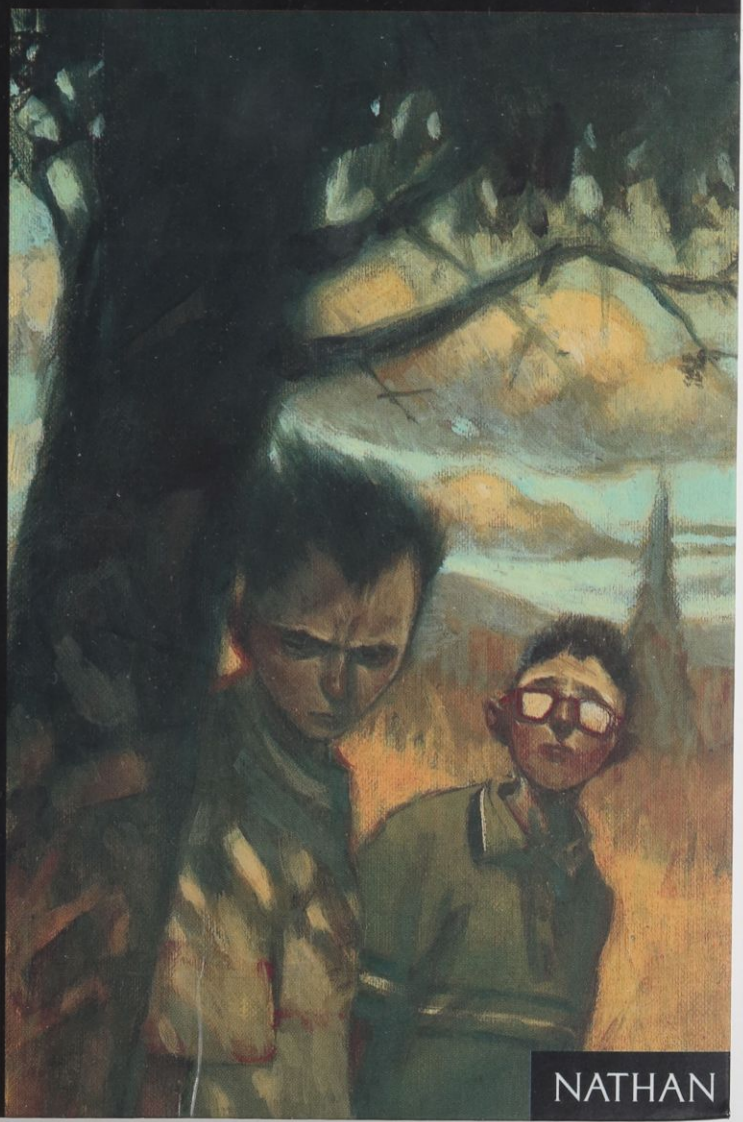
MILLE-PATTES



MARIETTE



ERIC



NATHAN

02565798 6
823

PRISE D'OTAGE
AU SOLEIL

J
D4
2001 6592

Pour Nahim

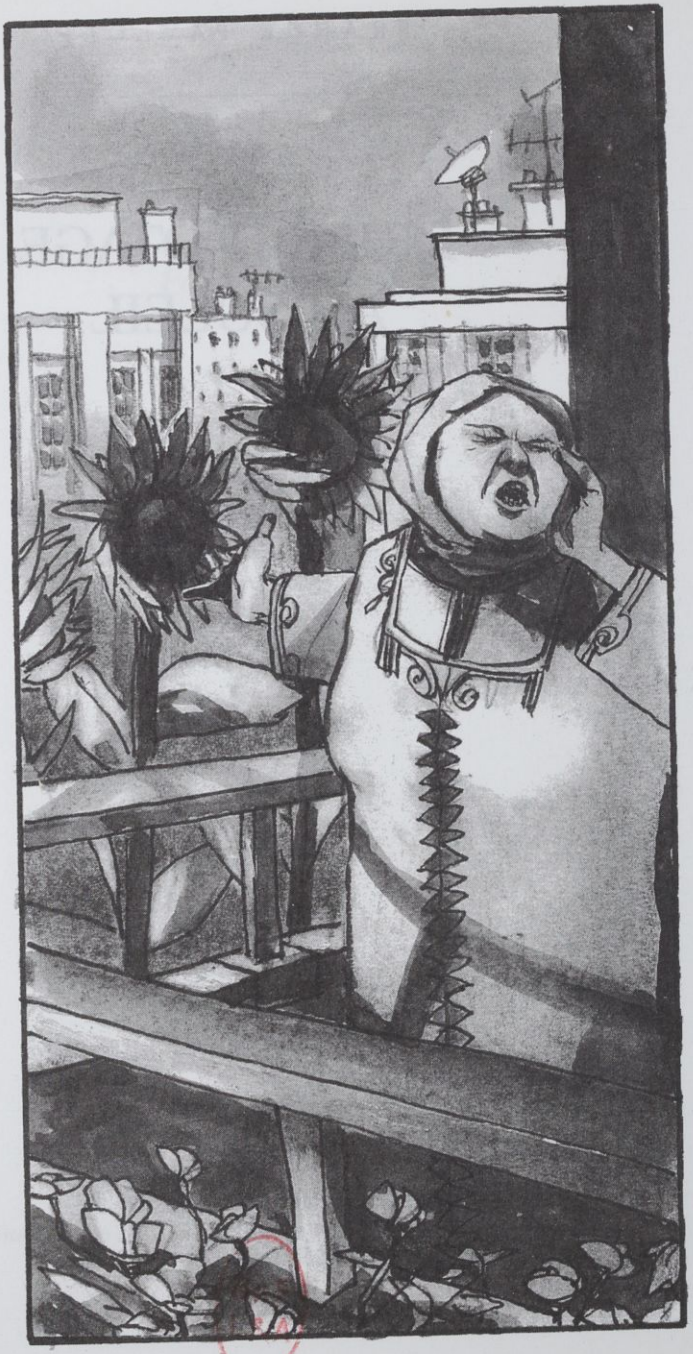
© Éditions Nathan/HER (Paris-France), 2000
Conforme à la loi n° 49956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse
ISBN : 2.09282024-9

FRANCK PAVLOFF

PRISE D'OTAGE AU SOLEIL

Illustrations de David Sala

NATHAN



– Elle a gueulé, ameuté les voisins…

LES BORDS DE L'EAU SONT DANGEREUX

1

– UNE FOIS, ma mère a planté quatre graines de tournesol dans un pot, sur notre balcon. L'été, ils ont poussé d'au moins deux mètres et sont allés narguer la voisine du dessus. Rigole pas, Momo, c'était Mme Oulmar, tu connais son caractère. Elle a gueulé, ameuté les voisins, mais ma mère, italienne et têtue, n'a rien voulu savoir. Chaque semaine elle rajoutait une poignée d'engrais. Attends la suite ! Un matin, vraiment furax, la Oulmar a décapité les soleils. Guerre déclarée avec ma famille, les Barzanti du quartier de l'Alma. Grenoble retenait son souffle. Les Italiens défendaient les tournesols comme le saint sacrement, les Arabes disaient qu'ils insultaient leur croissant de lune. En invoquant Jésus et Mahomet, ils

allaient se taper dessus. Ouais mon pote ! Heureusement, mon frangin qui fréquentait Yasmina en douce, tu sais l'aînée des Oulmar, a pris les choses en main. Cadeaux pour les Arabes, belles paroles pour les Ritals. L'amour, mon vieux, ça te fait avaler l'hostie le regard tourné vers La Mecque.

– J'en peux plus !

– Arrête, Pinguino, arrête, crachouillait Momo plié de rire, à qui je développais la fable des tournesols, en en rajoutant un max.

– Et la tension est retombée. Ma mère a semé des pensées naines, et on a scellé la paix des braves entre pizza et couscous, chianti et Banga orange.

– Tu me tues, j'en peux plus !

– Te marre pas trop, je lançai, en avançant dans le chemin creux, dans quelque temps tu vas faire comme la mère Oulmar, tu vas les décapiter à coup d'Opinel ces bons dieux de tournesols. Ça rend fou. Regarde, à peine quelques jours qu'on est là, et on pleure déjà après l'Alma.

Faut dire qu'il y avait de quoi les prendre en grippe. Des tournesols et encore des tournesols à perte de vue, avec leurs cœurs brunasses et leurs pétales de marguerites transgéniques. Parfois ils laissaient la place à une avancée de maïs avec leurs épis en tronche de poupées.

Nous, pour qui le monde s'arrêtait au macadam de la rue Très-Cloître et aux pavés de la place Notre-Dame, nous étions plongés depuis une semaine dans cette jungle du sud-ouest de la France. En exil quelque part entre Carcassonne et Montségur. Autant dire en pleine Amazonie.

On frôlait la déprime.

Tu parles de vacances ! Rien à faire de précis et pas de copains. On frôlait la déprime. Momo essuyait à tout bout de champ ses lunettes en hublot en se plaignant que sa vue baissait, et moi je sentais bizarrement des douleurs au bras gauche, alors que je n'en avais jamais eu de bras gauche, vu que j'étais né comme ça, désailé. D'où mon surnom, Pinguino.



Alors, une bonne crise de fou rire à propos des Oulmar-Barzanti, en pleine heure chaude de la sieste, ça nous requinquait le moral. On pensait moins aux jours qui nous restaient à tirer avant de revoir le quartier.

On prit sur la droite, question de changer d'orientation puisqu'on ne pouvait pas changer d'horizon.

Au loin bruissait la rivière, l'Hars, à demi cachée par un embrouillamini d'arbres et de lianes. Il fallait avoir le nez dessus pour la découvrir. Mais quelle fraîcheur ! Un paradis au milieu de l'haleine moite des champs. Le seul coin qui avait notre faveur dans ce paysage étouffant.

Je préparais une autre histoire pour amuser Momo qui avait pris les devants, lorsqu'un cri à déchausser les dents fit valdinguer mes pensées.

Un cri terrible. Une déchirure. De la peur à l'état brut.

Je fonçai vers l'Hars, dérapai, redémarrai ventre au sol, et me heurtai au dos de Momo qui reculait en zigzaguant, bras en croix comme pour repousser l'avancée d'une armée de vampires.

– Là, là, c'est tout ce qu'il arrivait à prononcer. Là, là !

Son doigt, droit devant, désignait une horrible masse poilue qui se balançait au bout d'une perche accrochée aux branches hautes d'un saule. Un cadavre à la fourrure beige, suintant le sang.

Je repoussai Momo qui me serrait le bras comme dans un étau.

– Pas de panique, il est mort. Il bougera plus.

Il s'agrippa de plus belle.

– Qui, Pinguino, qui ? C'est Mariette, c'est la couleur de ses cheveux !

– T'affole pas, Momo, ajuste tes lorgnons. C'est un clebs, et même pour être précis, Sultan, un des deux chiens-loups de Mariette, et... ça alors, l'autre, là, c'est dégueulasse !

– L'autre quoi ?

– La femelle, j'me rappelle plus son nom, ils n'ont pas eu le temps de la pendre. Morte, là, par terre.

– Princesse ?

– Oui, Princesse.

Je tremblais d'une énorme colère qui secouait mes muscles. Je saisis Sultan à bras le corps pendant que Momo coupait la corde, et j'accompagnai au sol le gros mâle que je couchai auprès de sa Princesse. Les corps étaient encore tièdes.

Qui avait pu les approcher ? Face à un inconnu, ils posaient lourdement leurs pattes de devant sur les épaules et ne lâchaient prise que sur ordre de leur maîtresse. De vrais gardiens.

D'un rapide coup d'œil, je balayai le sol. Dans un sachet, des déchets de viande à moitié bouffés.

– Ils les ont empoisonnés avant de les assommer et de pendre Sultan. Les lâches !



Je saisis
Sultan à bras
le corps…

– Qu'est-ce qu'on fait ? On peut pas les laisser comme ça !

– On les couvre de branchages. Y a plus qu'à avertir Mariette.

– Tu sais à quoi je pense, Pinguino ? À ce que je sens depuis qu'on est arrivés. Comme si un malheur tournait au-dessus des ateliers, un truc pas sain.

– T'exagères, on s'ennuie, d'accord, mais c'est cool ici. Personne ne nous en veut.

– Et les chiens alors ? Tu peux pas piger, toi qui es pas infirme, mais les miros comme moi ils ont un sixième sens. Ils sentent des choses que vous, les voyants, sentez pas venir.

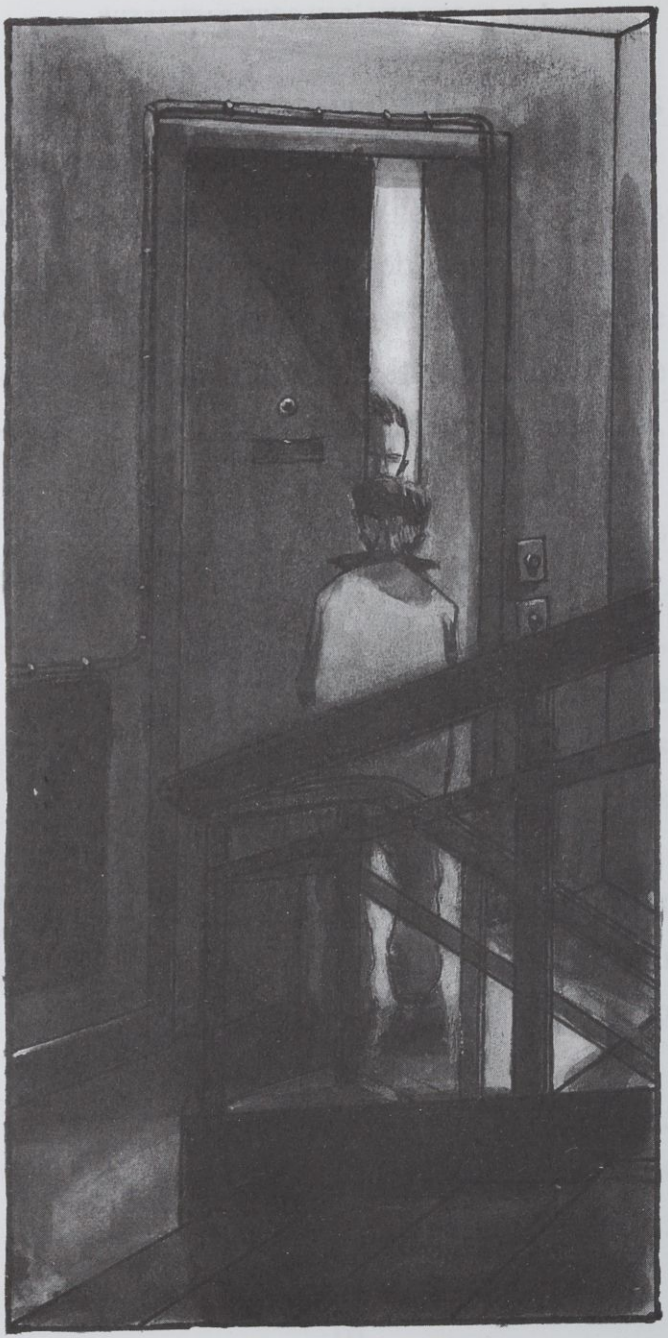
Je ne répliquai pas. En général Momo était le dernier du quartier à comprendre ce qui lui arrivait. Les baffes qu'il avait reçues dans sa vie, il les avait jamais vues venir.

Nous fîmes demi-tour dans la fournaise de ce début d'après-midi du mois d'août, serrés l'un contre l'autre, la rage au ventre.

Les tournesols nous suivaient du regard, les maïs ricanaient en dodelinant du toupet. J'enlevai mon T-shirt taché de sang pour éloigner l'odeur des chiens morts qui me collait à la peau.

La même question obsédante claquait dans nos têtes. Qui avait orchestré une telle boucherie ?





J'étais seul
à la maison.

LA MAISON DU PENDU 2

Le jour où Momo était venu frapper à ma porte pour m'annoncer qu'il avait un plan pour des vacances dans le Sud-Ouest, c'était un soir de printemps cafardeux. Il pleuvait froid sur l'Alma.

J'étais seul à la maison. Ma mère n'était pas rentrée de ses ménages, et mes frangins attendaient l'heure du repas pour rappliquer. Fredo négociait du côté de la place Grenette un polo Lacoste pour frimer devant les filles. Guiseppe préparait ses coups foireux, avec les autres crocodiles du quartier. Ça les occupait à plein temps entre les repas.

Le plan venait de Mille-pattes, notre copain en fauteuil roulant. Ses jambes étaient mortes depuis longtemps, mais son cœur galopait aux quatre vents de l'amitié. C'est dans

son appart sous les toits qu'on se réunissait.

Quand Adèle, l'assistante sociale, lui avait proposé d'aller pendant le mois d'août à Sainte-Palombe-sur-Hars, quelque part dans le Sud-Ouest, de joie il avait tenté un salto arrière sur ses roues. Pour lui qui passait son temps immobile, à élever des oiseaux et suivre de sa terrasse les vols planés de ses amis les pigeons, des vacances à Sainte-Palombe c'était un cadeau du ciel.

« Tu peux en parler... »

Ce que lui proposait l'A.S., qui le chouchoutait depuis que ses parents s'étaient tirés en Algérie sans laisser d'adresse, c'était bien plus qu'un bol d'air. Un stage d'initiation dans un centre d'art. Rien que ça !

Le Centre d'art contemporain était tenu par une certaine Mariette, peintresse, sculpteuse, potière, bref tout ce que notre Millepiedi avait envie de faire avec ses paluches qui fonctionnaient sans problème, elles.

« Tu peux en parler à tes amis, avait rajouté Adèle qui savait bien qu'il ne partirait jamais